L'Amérique, c'est l'Amérique

Emi Hakl

Traduction : Benoît Meunier

Extrait de *Des objets volants*, 2004

Je me suis dirigé vers une table libre, et je n'avais pas encore eu le temps de commander que Mikeš, derrière Mikeš Ivanka, et derrière eux une nana plutôt petite avec plein de cheveux apparaissaient par la porte.

- Ça, c'est miss Shapiro, de Californie, ène dissize Jenda, a dit Mikeš en guise de présentation. Je lui ai tendu la main. Elle avait la paume dure, et une poigne de maçon. On a discuté tous les quatre pendant environ une heure. Ensuite, Ivanka et Mikeš se sont levés, parce qu'ils avaient quelque chose de convenu avec quelqu'un, et l'Américaine leur a annoncé qu'elle allait encore prendre une bière avec moi, parce qu'elle n'avait pas encore eu le temps de me demander ce que je faisais et comment j'allais.

- Bon, ben nous, on y va et vous, amusez-vous bien, a dit Mikeš, et pendant qu'il disait ça, j'ai eu l'impression qu'il faisait une tête un peu trop sérieuse ; d'habitude, il ne s'épargnait jamais une blague facile.

Je me suis retrouvé tout seul avec elle. Elle avait le visage maigre, des yeux gris impénétrables et des cheveux ondulés et abondants, couleur de cendre. Ses cheveux, je n'arrivais pas à les quitter des yeux. Elle en avait tellement qu'ils auraient suffi pour trois nanas, et il en serait encore resté. Dehors, on entendait souffler des bourrasques de pluie intermittentes. J'avais mal à une dent. Les enceintes passaient pour la quatrième fois Nightclubbing.

- Tu aimes Iggy Pop ? elle m'a demandé sur ton neutre.

- Pas vraiment.

- Et qu'est-ce que tu aimes ?

J'ai cité quelques groupes.

- Moi, j'aime Iggy Pop, elle a répondu.

J'ai décidé d'accélérer la manœuvre :

- Sinon en ce moment, je n'ai pas de travail, je reste à la maison du matin au soir, je lis et je regarde la télé.

- Mmh, mais c'est un peu…, et on voyait qu'elle se demandait quel calibre utiliser, un peu stupide, non ?

- Oui. Mais ça me rassure.
- Ça te rassure ?
- Oui. En fait, ça n'a rien à voir avec la réalité. C'est un monde à part entière.
- Et ça ne te dérange pas, de ne rien faire ?
- Ouais, j'ai des remords, un peu.
- Pourquoi tu n'essaies pas de te trouver quelque chose ?
- Parce que je veux avoir, au moins une fois dans ma vie, quelques années pour moi. Deux ou trois ans.
- Et après ?
- Après, je m'y remets, et je n'en sortirais plus de toute ma vie.
- Et tu regardes quoi, à la télé ?
- Dans l'ensemble, ça m'est égal, il n'y a que les journaux, la plupart des sports, les séries, les concours et les films américains que je ne suis pas.
- Ha bon. Et pourquoi tu ne suis pas les films américains ?
- Parce que je ne les aime pas du tout.
- Et pourquoi ? elle a dit, tout en me réévaluant de ses yeux gris.
- Parce que la plupart du temps, ils jouent sur un chantage affectif de la pire espèce.
- Vraiment ? elle a dit, et elle a bu une gorgée.
- Bien sûr, j'ai répondu, et j'ai plongé le nez dans mon bock.

Je l'ai observée à travers le gros verre dépoli ; elle avait le front incroyablement proéminent avec une chevelure touffue aux reflets rougeâtres, et dessous, une petite bouche sévère. Elle avait l'air mécontente.

- Et *Le Vieil homme et la mer*, avec Spencer Tracy, par exemple ? elle a lancé.
- C'est la pire des conneries ! j'ai dit, et mon cœur s'est mis à battre plus fort. Ce petit vieux qui discute avec un poisson comme s'il donnait des leçons à toute l'humanité ; et puis tout ça est si facile ! *Le Vieil homme et la mer*, c'est une croûte artificielle, pompeuse et pathétique, une merde affectée du début à la fin ! Du reste, c'est pas surprenant, vu que l'auteur du livre lui-même est minable ! Je préfère encore *Robocop*, ça a le mérite d'être franc, et on se rendra compte un jour qu'il y a peut-être là-dedans plus de vérité qu'on pense généralement. Seulement même dans ce film, on est dérangé par votre paranoïa égocentrique : les USA contre le complot généralisé du reste de l'univers !
- Peut-être, mais il existe quand même de bons films américains…
- Oui, il y a des exceptions, mais si on prend en compte le fait que Hollywood n'est rien d'autre qu'un vaste camp de concentration culturel et numérique, elles sont négligeables, et en

plus, il existe des cinémas pour lesquels ce sont plutôt les mauvais films qui sont des exceptions, j'ai dit, et je sentais que mon adrénaline était encore en train de me faire un coup de Trafalgar.

- Et lesquels, par exemple ?

Il fallait bien que je continue :

- Le cinéma allemand, italien, russe, polonais, hongrois, et puis les cinémas hollandais et estonien et finlandais…

Je n'ai jamais vu un seul film estonien de ma vie. Des films hollandais, j'ai dû en voir quatre, dont une comédie où on prenait sans arrêt un caniche pour un balai et le facteur, qui était en réalité une femme, pour un tueur à gage.

- Bon, elle a dit en dirigeant ses yeux sur moi à travers le buisson de ses incroyables cheveux. Donc tu n'aimes pas Iggy Pop, et tu n'aimes pas les films américains. Mais dis-moi, *qu'est-ce que tu aimes*, en fait ?

Qu'est-ce que j'aime, en fait ? Mais cette pluie qui tombe dehors sur les toits, ces rails luisants, ce chant d'oiseau à quatre heures du matin. Les étoiles qui scintillent là-bas, au-dessus des montagnes de Bohême centrale. Le bruit des scarabées parmi les aiguilles. Les mêmes amis, de plus en plus. Les tendres blondes des bureaux de comptabilité. Les filles blêmes des cités de banlieue. Tous ces vieux papis qui tournent au rhum, toujours furax. Tous ces princes changés en grenouilles, érudits en sciences humaines, avec qui on a des discussions si intéressantes, et qui ne lèveront pas le petit doigt pour autrui. Et puis enfin tous ces salauds trop rapides, qui vous expédient avant même que vous ayez eu le temps de les remarquer, parce que c'est leur façon de communiquer. Tous ceux à côté de qui vivre sur cette terre est un bonheur, cette terre pleine de superstitions, d'illusions et de manies aussi silencieuses que tenaces. Tout, nom d'un chien ! J'aime tout ! Tout ce qui est et tout ce qui sera quand je ne serai plus là ! Tout !

- Tout, j'ai dit.

- Quoi ?

- Par exemple, j'aime la vodka finlandaise, surtout quand il fait un temps aussi dégueulasse dehors. On en prend une ?

- Avec plaisir.

On a absorbé nos Finladia, et on est passé à des sujets plus profonds.

- Et toi ? Qu'est-ce que t'en dis, de cette vie ? J'ai posé cette question, à laquelle j'aurais moi-même été bien en peine de répondre.

- Moi, je prends la vie comme elle vient, je suis danseuse, je dirige une école de danse en Californie, et je suis un peu déséquilibrée, parce que je ne suis plus toute jeune, elle a dit sans réfléchir. Vous avez de la bonne bière ici, il est vrai que les serveurs se comportent comme des sagouins, mais la bière est bonne… Enfin à part ça finalement je suis satisfaite, juste, en ce moment, je suis un peu larguée, il y a quelque chose qui me manque, et je ne sais pas exactement quoi. Comment dire, c'est comme si quelque chose avait *disparu*, je ne sais pas… J'ai un mari et des enfants et un travail et une maison, et pourtant, quelque chose me manque. Si ça se trouve, c'est trois fois rien, par exemple de l'ocytocine…
- C'est quoi, l'ocytocine ?
- C'est une substance sécrétée par le cerveau des femmes pendant qu'elles baisent. Une substance qui augmente pas mal la sociabilité. Le contraire mène à l'isolement, ce qui est désagréable ; c'est pour ça qu'il faut de la régularité avant tout.
- Ha bon, j'ai dit, pour moi, ça toujours été comme ça : rien du tout pendant longtemps, et puis d'un coup à fond, sans arrêt.
- Hm… Pour les femmes, il vaut mieux, disons, ne serait-ce qu'une fois par mois, mais régulièrement, que beaucoup de temps en temps et puis plus rien.
Elle m'a complètement horrifié. Ma vie était justement fondée sur l'irrégularité. Si elle avait raison et si c'était valable pour tout le monde, alors il allait falloir que je revoie à la base tout ce qui m'était arrivé jusqu'à présent. Je le lui ai dit. Elle en a rigolé pendant au moins cinq minutes.
- Et toi, t'en dis quoi, de cette vie ? elle a repris, après avoir ri tout son soûl.
- Moi-même, j'en sais rien, ça ressemble à un jeu dans lequel il faut avancer ; et on ne peut avancer qu'en éliminant et en démontant sans arrêt tout ce qui n'est plus actuel. Il y a plein de figures de toutes sortes, plus ou moins fantomatiques, qui tournent autour, mais elles sont là avant tout pour qu'on ne s'ennuie pas ; l'action principale se déroule dans un espace vide, dans lequel flottent des scaphandres vides…
- Pardon ?
- Des scaphandres, je me suis entendu dire, il faut dire que j'avais déjà avalé pas mal des vodkas finlandaises. Et quand je me retrouve près de l'un d'eux, je rentre dedans et j'y reste un moment. J'essaie de voir ce que ça fait, je me déplace avec l'un ou l'autre, je m'assois avec un moment parmi les gens, je vais avec au travail. Mais ensuite, tout ça commence à s'effondrer sur moi et autour de moi, et il faut de nouveau essayer quelque chose d'autre.
- Mais enfin, là, tu n'as pas de scaphandre, elle a dit avec prudence.

- Bien sûr que j'en ai un, j'ai dit, et je me suis gargarisé d'un doigt sous la joue en tirant sur mes bourrelets. La vie, ça ne marche que quand on est dans un scaphandre, parce qu'autour du scaphandre, il n'y rien, mais alors rien du tout. Autour, il y a seulement du rire… *And all around it's just a laugh*, j'ai dit. Seulement j'ai mal placé ma langue en prononçant le dernier son du mot *laugh*, et selon toute probabilité, elle a dû entendre *love*.
- Yes ! elle s'est écriée en m'attrapant brusquement par la lèvre inférieur. *Yes… Tu as… une bouche magnifique bouche d'homme ! une magnifique bouche d'homme !* elle m'a chuchoté d'une voix grave, et elle m'a attiré vers elle.
J'ai essayé de me dégager un peu, mais elle ne m'a pas laissé faire. Ma lèvre s'étirait et rougissait, et elle me murmurait avec chaleur dans l'oreille :
- J'ai ma vie, j'ai un mari, deux enfants, un travail qui me plaît vraiment, je suis heureuse et satisfaite… Mais je voudrais oublier tout ça aujourd'hui… Aujourd'hui, il n'y aura que toi et moi, nous deux… Et je me moque complètement de ce qu'il y aura demain…
Elle me serrait la lèvre tout en la tordant et l'entortillant. D'un regard périphérique, je me suis rendu compte que la plupart des clients nous observaient. Je me suis efforcé de ne pas imaginer de quoi nous devions avoir l'air. Rien que le fait que personne n'ait souri en disait long. On aurait plutôt dit qu'ils attendaient, moitié avec indifférence et moitié avec dégoût, ce qui allait bien pouvoir se passer, des coups et blessures, un coït spontané et hystérique, enfin comment tout ça allait finir. La solution la plus passable qui m'est venue à l'esprit a été de l'embrasser publiquement, et ainsi de légitimer cette situation. Je venais à peine d'y penser qu'elle l'a fait. J'ai senti sa langue fureter jusque vers mes amygdales. En plus, elle était en train de réciter une déclaration. C'était comme si j'embrassais un employé de crématoire ivre. Tout le monde est revenu à sa conversation.

Une demi-heure plus tard, on a payé et on est sorti sur le trottoir mouillé du quartier de Žižkov. On a descendu la colline, et on s'est bientôt retrouvés en bas, vers Viktorka, dans ce repaire de truands aux lumières clignotantes, cette termitière de prêteurs sur gage, de bazars, de vidéoclubs, de friperies, de salles de jeux et de bars éclairés au laser. De ces petites grottes colorées, on entendait résonner des fanfares, des sonneries de portables, des mélodies électroniques, un brouhaha, des insultes et des rires. Au coin de la rue, une petite brune vulgaire était en train de vomir, tandis qu'un play-boy gominé qui portait une belle veste de cuir brillante lui facilitait la tâche :
- Magne-toi, salope, on devrait déjà y être ! Je te l'avais dit, de pas picoler ! Pas vrai, que je te l'avais dit ?

Et là-dessus, une pluie fine s'est remise à tomber.
- Ca, c'est le paysage de mon enfance, j'ai dit, c'est là que j'ai grandi.
- Vraiment ? elle a répondu.
- Ouais. Seulement à l'époque, c'était pas pareil, on baignait dans un Moyen-Âge tranquille et agréable. La nuit, il y avait des chauves-souris et des chouettes, et pas tous ces bordels. On ne se battait que le vendredi et le samedi soir. »
- Hmmm… Moi, j'ai grandi dans une ville où il n'y a que l'église qui ait changé depuis mon enfance. Elle s'est effondrée pendant un tremblement de terre, alors on l'a reconstruite.
Tout en parlant, elle a retroussé sa jupe, elle s'est accroupie et a pissé en plein milieu de la rue. Elle n'était pas du tout gênée par le fait qu'une Opel complètement effarée ait freiné quelques mètres derrière elle.
- Attention, une voiture, j'ai dit.
- C'est bon, elle attendra, elle a tranquillement répondu.
J'ai observé le petit ruisseau sauvage et doré se frayer un chemin, dans la lumière des phares, entre les pavés cubiques, et je dois dire que ça a vraiment captivé mon attention. On n'avait pas fait vingt mètres qu'elle s'est mise tout d'un coup à enlever son t-shirt.
- Regarde, elle m'a dit d'une voix grave et profonde, voilà mon petit corps américain, tu vois, et ça, ce sont mes seins américains… D'habitude, je suis quelqu'un de bien élevé, j'espère que tu comprends, mais là, tu as une occasion… Là, tu peux… tu comprends !
Je comprenais parfaitement. Moi-même, je n'ai rien fait d'autre de toute ma vie que désirer des évènements qu'on ne peut pas influencer, qu'on ne peut même pas susciter ni révoquer, comme ce tremblement de terre qui avait détruit l'église dans sa ville natale. Mais elle n'avait pas choisi l'endroit le plus approprié. A quelques pas de nous, au-dessus de l'entrée d'un club quelconque, bourdonnaient des néons. Et des deux côtés de l'entrée, on pouvait voir les petites lumières incandescentes et silencieuses de cigarettes. Je lui ai remis son t-shirt. Mais miss Shapiro ne comptait pas se rendre aussi facilement. Cette fois, elle a relevé sa veste, d'un coup sec. Et moi, je lui ai de nouveau rabattu sa veste. On a continué comme ça un petit moment.
Des commentaires ont commencé à fuser depuis l'obscurité :
- Laisse-la faire, qu'elle l'enlève !
- Rentre chez toi, espèce de rigolo, tu vois pas que tu déranges !
- Laisse-là ici et casse-toi !
Il était tout juste temps de prendre la tangente. Même elle, elle l'avait compris. Je l'ai prise par la main, et je l'ai entraînée. Après avoir fait quelques pas, j'ai entendu qu'au moins trois

de ces types nous suivaient sans bruit. Clint Eastwood s'en serait peut-être tiré autrement, mais derrière le premier coin de rue, je l'ai poussée dans l'entrée sombre d'un petit immeuble de Žižkov, je l'ai traînée jusque dans la cour intérieure, et là, derrière un tas de chiffons moisis et d'armoires cassées, j'ai commencé à lui gratter le dos pour la calmer. Dans l'entrée, une porte a claqué. Un chien a aboyé dans les étages. Et puis plus rien, le silence. La petite miss se tenait tout près de moi, elle me gratouillait le menton avec l'éponge métallique de ses cheveux mouillés et me soufflait dans le cou comme une murène. Bon, andouille, je me suis dit, si ce qu'ils veulent, c'est juste te fendre le crâne pour rigoler et violer cette petite majorette, tu n'aurais pas pu choisir un meilleur endroit.

- N'aie pas peur, a dit Shapiro d'une voix très calme. Moi, je suis tranquille.
- Moi aussi, j'ai dit en mentant. Mais ça ne serait pas une mauvaise idée d'attendre un moment ici.
- Yes, elle a chuchoté.

Quelques minutes ont passé. L'odeur d'urine et de bois moisi nous soulevait doucement le cœur. On s'est dirigés vers la porte. J'ai pris la poignée, et j'ai ouvert. La rue était déserte. On est sorti et on a marché jusqu'au stade nocturne et silencieux. Les immeubles gris et verts et bleutés et jaunâtres, alignés à flanc de coteau au-dessus de Viktorka, ressemblaient à une cité rupestre.

- Bon, et maintenant ? j'ai dit.
- Le mieux, ce serait d'aller chez moi et de se faire un thé chaud, elle a dit en grelottant.
- Et tu habites où ?
- Pas loin d'une grande place ronde, sur laquelle il n'y rien, juste de l'herbe et des rails de tram.

J'ai essayé à plusieurs reprises d'arrêter un taxi, sans succès. Un connard blasé dans une bagnole briquée à neuf a fini par s'arrêter.

- Place de la Victoire, j'ai dit.

Le chauffeur a fait un signe affirmatif tout en continuant de parler dans son téléphone :

- Ca c'est bon, et lui ? Hé hé hé… OK ! Super, didonc, t'es un sacré numéro, c'est pas banal… Hé hé, super… T'es un as du volant… T'es Schumacher, génial ! Bang bang ! T'es Fittipaldi !

On a fini par arriver la place de la Victoire. Le crétin m'a demandé :

- Le nom d'la rue ?
- Le nom de la rue ? je lui ai demandé.
- Kvars-tars… Kvar… Ma-vatarsk, elle a répondu, Ma-vatarsk.

Le connard a poussé un soupir manifeste. Mrs Shapiro m'a pincé la main, et m'a dit à l'oreille d'une voix humide :
- Well, il n'a qu'à aller tout droit, tourner là-bas et aller jusqu'au bout de la rue.
On est arrivés au bout de la rue, on est descendus et on a commencé à marcher le long d'un immense mur aveugle qui disparaissait dans le noir. Juste au moment où j'ai fermé la portière, une pluie diluvienne s'est mise à tomber.
On a contourné des villas trempées. On a traversé des tranchées surplombées par des planches branlantes. Puis on a pris une allée qui nous a menés jusqu'à une espèce d'usine désaffectée. Environ une demi-heure plus tard, on a débouché sur des terrains de tennis abandonnés. La pluie s'est alors changée en bruine. On s'est arrêté sous un auvent en tôle ondulée. L'eau se jetait en gargouillant de la gouttière dans un baril de goudron. Le vent berçait les peupliers dans l'obscurité.
- Je n'habite pas ici, elle a dit d'une voix mal assurée, mais ça ne doit pas être loin… Du moins j'espère.
On a fait demi-tour. On est repassé le long du mur aveugle, et on a marché un moment dans un quartier résidentiel maussade éclairé par des réverbères. On marchait en silence. D'un coup, je n'avais plus envie de raconter quoi que ce soit. J'avais surtout envie de boire enfin ce thé. On était en train de traverser une de ces innombrables petites rues sombres, quand elle a sursauté :
- Ow ! C'est là ! On est arrivé !
On a monté l'escalier et ouvert la porte. Derrière, il y avait un appartement silencieux et sec.
- Moi, je vais prendre une douche, elle m'a dit dans l'entrée, toi, entre et assied-toi.
Je me suis assis dans un fauteuil et je me suis mis à observer un grand tableau accroché au mur. Sur le tableau, une indienne tachetée de rouge, de bleu, de vert, d'orange et de violet était en train de danser. Elle dansait, nue, jambes écartées et hystérique, le visage tordu par une grimace, avec une fosse béante et remplie de lumière rougeoyante entre ses jambes qui dansaient. Sur le ventre, elle avait un serpent lové, ou du moins quelque chose qui rappelait fortement un serpent.
À cet instant, miss Shapiro est apparue à la porte. Elle portait à la main un plateau avec dessus une théière fumante, et comme vêtement, une tunique blanche à fronces qui lui couvrait à peine le derrière. Une antique robe sacrificielle. J'ai compris ce qu'elle cherchait par là : elle voulait ressembler à une espèce d'Isadora Duncan givrée. Et elle en avait vraiment l'air. Elle a remarqué que je regardais le tableau.

- C’est ma meilleure amie qui l’a peint, elle a dit ingénument, et cette femme sur le tableau, c’est moi. C’est comme ça qu’elle me voit.
- C’est ça, j’ai dit en prenant une tasse ébréchée.
Après plusieurs tasses de thé, je suis allé dans la salle de bain pour vider l’excédent de liquide. Je me suis légèrement balancé pendant un moment en regardant dans le miroir un type aux yeux rougis.
- Toi, tu ferais mieux de la fermer, je lui ai dit.
Quand je suis revenu, un canapé avenant, construit avec des matelas, se dressait en plein milieu de la pièce. Sur la table, des bâtonnets d’encens fumaient.
- Il est tard, on va dormir, elle a déclaré, et elle a enlevé sa tunique.
Sous sa tunique, elle était intégralement couverte de tatouages. Sur les épaules, sur les avant-bras, sur le dos. Sur le ventre, elle avait un serpent. La pointe de sa queue était enroulée autour du nombril, comme s’il se faisait chauffer sur un rocher. Sa tête perfide reposait tranquillement sous le sein gauche.
- C’est un serpent, j’ai constaté.
- Mais non. C’est le symbole de la force du serpent, elle a corrigé en ondulant du ventre pour que je voie cette force en mouvement.
Le serpent était ressuscité. Je l’ai caressé. Son ventre était lisse, chaud et dur comme une pierre.
- Comment c’est possible, je lui ai demandé, mais t’es bien mère de deux enfants ?
- Exactement, elle a dit en se donnant amoureusement une tape sur le ventre, c’est l’Amérique !
- Comment ça, l’Amérique ? j’ai demandé sans comprendre.
- L’Amérique, c’est l’Amérique…
Ca y est, j’ai compris. L’alimentation, l’hygiène, l’espérance de vie. Decoding the Book of Life. Science. Tradition. And human rights. Bien sûr, sale garce. J’ai baissé mon froc sans transition, et je lui ai sorti une araignée toute chiffonnée.
- Houaaa ! elle a crié en faisant mine d’avoir peur.
Après ça, on s’est roulé sur le canapé, et on a fait ce qu’on fait dans ce genre de situation. Tout à coup, elle a tiré va savoir d’où, comme par magie, un petit panier rempli à ras bord de préservatifs de toutes les couleurs :
- Excuse-moi, mais il faut utiliser ça.
- Ha bon, j’ai objecté, mais ça va pas marcher.
- Et pourquoi pas ?!

- C'est-à-dire que ça grince, tu sais, et moi ça me fait marrer et j'arrive pas à me concentrer.
Ce que j'aimerais bien t'épargner, j'ai dit en mentant.
En fait, j'avais peur que ma libido me lâche, parce que je n'arriverais pas à faire taire mon cerveau abruti par l'interminable conversation.
- Non, non, non, non, non, elle a déclaré, ça va marcher !
- Je suis vraiment désolé, mais je ne crois pas.
- Yes, yes, yes, yes, yes, elle a dit avec obstination avant de faire une tentative d'application.
Je me sentais comme une novice ivre qu'on aurait emballée au bastringue.
- Non, j'ai dit.
- Non ?
- Non.
- Bon, d'accord, elle a dit, et elle a brusquement jeté tout le panier par la fenêtre ouverte. Les petits paquets bariolés ont volé dans la nuit, ils ont brillé un instant dans la lumière des réverbères comme un essaim de scarabées exotiques, ils ont volé à travers les cimes détrempées des pommiers nocturnes et ont atterri dans l'herbe.
Il ne nous est même pas venu à l'esprit de tenter quelque chose d'extravagant ; tant que ça a marché, j'ai enfoncé tranquillement et pacifiquement ma bite en elle, et quand ça n'a plus marché, je l'ai frottée du nez et je l'ai léchée. Je luttais avec son petit corps de gamine, et pendant les pauses, j'examinais ses tatouages à la lumière de la lampe. Ils étaient pour la plupart trop Art nouveau et trop fouillés, mais ce serpent, il me plaisait de plus en plus. À la fin, je ne me rendais plus du tout compte d'où j'étais et avec qui. La miss Shapiro si déterminée s'était éclipsée à un moment donné, et il ne restait plus qu'une femme normale, qui n'avait pas tant peur de la mort que de ce qui la précède : l'oubli.
- Toi, tu vas me dire la vérité, j'ai dit quand on a eu fini.
- Oui ?
- Quel âge tu as, en fait ?
- Alors ça, hors de question que je te le dise, elle a dit d'une voix enrouée, elle s'est posée sur moi, m'a mis les petits doigts des deux mains dans chaque oreille et s'est endormie. J'ai fermé les yeux et je me suis mis à écouter le murmure hésitant qui régnait au fond de la cage d'ascenseur, loin au-dessous de ma tête. Peu après, je me suis senti descendre là-bas, lentement, avec ma Californienne sur le ventre.

Quand j'ai ouvert les yeux, elle était déjà debout et elle traficotait nue dans l'appartement. Je l'ai observée pendant un moment. On aurait dit une poupée gribouillée au stylo bille. Elle

trottinait à droite à gauche, elle grattait sans complexe son oreille d'ours poilue avec sa main tatouée et fredonnait. Tout en elle était petit, ferme et robuste. Elle commençait à me plaire. Elle commençait à me paraître infiniment désirable. Seulement elle avait à nouveau ses yeux civils, gris et pratiques. C'était toujours comme ça. C'était au moment même où ça n'était plus là que ça commençait à devenir le plus intéressant.

- I'm Rebecca, elle m'a déclaré quand elle a remarqué que j'étais réveillé. Do you want coffee ?

J'ai fait un signe affirmatif, et au moment où elle est passée près du canapé, je l'ai tirée sous la couette. Elle m'a offert son derrière et a attendu que j'aie fini. Puis elle s'est levée, elle m'a embrassé sur la joue comme une quelconque tante, et est allée faire du café. Après le café, je lui ai dit au revoir.

Dehors, il pluviotait toujours. Cependant, une douce lumière d'automne se frayait un passage à travers les jardins. Entre des thuyas et des sarments desséchés auxquels pendaient encore, par ci par là, quelques tomates ratatinées, erraient des lambeaux de brouillards. Tout était net, clair et impératif. Sur toute chose poussaient les amanites ardentes de mots précis et significatifs. L'œuf sombre de la première parole et sa peau épaisse pendaient au-dessus du monde, prêt à éclater. J'étais submergé par un calme étrange et comme solennel. Ce qui me permit de conclure que j'avais très probablement encore tellement d'alcool dans le sang que les moyens habituels pour dessoûler resteraient sans effet, et que par conséquent il valait mieux se promener un peu.

Du coin de la rue a surgi un type voûté, qui portait un imperméable rigide par-dessous lequel sortait une canne à pêche télescopique. Il avait sur la tête un petit feutre humide de vapeur avec de petits insignes piqués dessus. Un relent savamment constitué de fumée, de transpiration, de vaseline, de mauvais savon, de poisson et des bières et de la gnôle de la veille traînait derrière lui. Je me suis accroché à ce relent comme un braque, et sans même savoir ce que j'avais en tête, je suis allé tout droit vers lui, attiré par sa banalité, sa normalité.

- Bonjour, je lui ai dit.

- 'Jour…

- Excusez-moi, c'est par où, la place de la Victoire ?

Je le savais, mais je n'y pouvais rien. Il fallait que j'entame une conversation.

- Ben c'est facile, tout droit entre les immeubles, là, ensuite à gauche et t'y es, non ?

- Merci. Bon, et ça mord, par ce temps ?

- Tu parles, nul à chier, il a dit en montrant fièrement l'intérieur d'une besace cirée qu'il a tirée de sous son imperméable.

À l'intérieur, des ventres de poisson aux écailles jaunies se retournaient. Par-dessus, il y avait deux anguilles vidées.
- Ça vient de la Vltava ? j'ai dit, ébahi.
- Mais bien sûr, monsieur !
Je lui ai offert une cigarette. Le type a aspiré la fumée, et il a continué :
- Dans la Vltava, il y a des endroits où vivent des silures qui se souviennent du président Masaryk ! Plus malins que des hommes, vous pouvez me croire… Et des carpes ? Grosses comme ça ! Des carpes grosses comme des saint-bernards, mais bon, faut s'y connaître ! Si vous ne vous y connaissez pas, vous prendrez juste un vieux chapeau ! C'est pareil pour tout…
- Vous avez raison, je dis. Moi, avant, je bossais au château d'eau de l'île de Libeň, et des fois, je me baladais sur la berge au petit matin, là où il y a des bras morts ; et il m'arrivait d'entendre un tel *éclaboussement*, comme si *un veau* venait de sauter. Et quand je regardais, j'avais juste le temps de voir disparaître sous l'eau quelque chose qui aurait bien pu être une carpe, si une carpe peut être grande comme une niche de chien…
- Ma foi, a dit le type, intrigué. Et vous, vous pêchez ?
J'ai baissé les yeux en direction du sac appuyé sur le bord du trottoir. Au fond du sac, une nageoire a eu un sursaut.
- Pas du tout, je dis juste que c'est ce que j'ai vu.
- À Libeň, a dit le type, pensif. C'était peut-être bien un silure, monsieur ! Moi, ça m'étonnerait pas !
- C'est possible.
L'homme a soufflé un ruban de fumée tordu, il s'est baissé, a saisi sa besace et l'a remise sous son imperméable :
- Ça devait être un silure gros comme une porte, monsieur ! Ca pouvait être rien d'autre ! Un vrai silure ! Pour aller place de la Victoire, c'est à gauche puis tout droit !
- Au revoir, j'ai dit, mais le type était déjà en train de disparaître derrière un buisson de sureau.
La pluie a repris de plus belle. J'ai contourné les bâtiments sombres de la cité universitaire qui se dressaient dans des voiles d'eau comme des navires de guerre abandonnés sur la péninsule de Kola. La célèbre pointe de l'hôtel International flottait non loin, dans des nuages bas. Je me suis assis sur un banc. À cinquante centimètres de ma chaussure, un crapaud était accroupi dans une flaque et me regardait avec curiosité. J'ai sorti une cigarette et je l'ai allumée.
Une voiture de police a émergé d'entre les bosquets. Quand ils m'ont aperçu, ils ont ralenti. Ils sont passés au pas, puis ils sont montés sur le trottoir et ont fait marche arrière jusqu'à mon

niveau. Ils étaient deux, et on voyait qu'ils avaient une envie dingue de tarabuster quelqu'un, mais qu'ils n'avaient pas envie de sortir sous la pluie. Ils ruminaient lentement et me regardaient fixement, sans bouger. Ils reproduisaient méticuleusement ce qu'ils avaient vu dans les pires films de série B. Ils restaient assis et me regardaient fixement. Peut-être que si d'un coup je m'étais mis à produire des litres de bave flageolante et que je m'étais changé devant leurs yeux en une ignoble limace hollywoodienne, si je m'étais changé en un mélange de base de mort-vivant, de salamandre et de mante religieuse intelligente et que j'avais commencé à agiter mes ailes flasques, ça ne les aurait pas tant surpris que ça. Ils connaissaient ça. Mais quelqu'un qui restait assis sur un banc sous la pluie à fumer, ça, c'était inhabituel, voire suspect.

Peu à peu j'ai commencé à avoir froid, mais je ne pouvais pas leur faire le plaisir de me lever et de m'en aller. Je m'en suis allumé une autre. Depuis la flaque, la grenouille me faisait toujours des clins d'œil. Elle a fini par se tourner d'un air empoté, bouger son gros derrière et s'éloigner en se traînant. La police attendait patiemment que j'aie fini de fumer. Quand j'ai éteint ma cigarette, ils ont démarré et sont partis.

J'étais de retour place de la Victoire, de retour dans mon ancienne vie. La tristesse, reine des sentiments, s'est annoncée. Et derrière elle, cette dent qui revenait à la charge. J'ai décidé d'aller finir ma nuit, et que dès que je me réveillerai, j'appellerais enfin le dentiste. Et que ce soir je n'irais nulle part, parce que ce soir, il y avait *À la poursuite d'Octobre rouge* à la télé.